

de Gerlache, Lecointe et Amundsen devant l'Histoire

Conférence donnée le 18 décembre 1953, par M. José GERS,
membre de l'Académie de Marine,
rédacteur en chef de « La Revue Coloniale Belge ».

*Monsieur le Président,
Messieurs,
Chers Collègues,*

Voici tout d'abord l'origine de la brève étude historique qui fera l'objet de cette communication.

Il y a quelque temps, l'éditeur Payot m'envoya, pour compte rendu, un ouvrage intitulé Le Continent Blanc, par Thomas R. Henry, le directeur scientifique du Star, de Washington, et qui accompagna l'amiral Byrd au cours de sa 4^{me} expédition dans l'Antarctique (1946-1947).

Dans La Revue Coloniale Belge du 1^{er} septembre 1953, je consacrai à cet ouvrage une chronique () tendant à dire ce que j'en pensais, c'est-à-dire le plus grand bien. Je n'en fus pas moins obligé, en attendant d'y revenir, de faire une sérieuse réserve quant aux assertions erronées que fait Thomas R. Henry quand il évoque, en passant, l'expédition de la Belgica et le rôle qu'il y attribue à Amundsen. C'est ainsi que, dans La Revue Coloniale Belge du 15 octobre 1953, je fus amené à publier une chronique que j'ai l'honneur de porter in extenso à votre connaissance, à la faveur de cette communication.*

(*) Voir Appendice.

Les documents photographiques illustrant cette communication, appartiennent à la *Ligue Maritime Belge*. Les clichés nous ont été gracieusement prêtés par la *Revue Coloniale Belge*.



1. *Adrien de Gerlache, capitaine de la « Belgica »
et commandant de l'Expédition.*

*Je retourne à l'histoire. Comme insensiblement elle se change
en rêve à mesure qu'elle s'éloigne du présent.*

(Paul Valéry — « Variété II »).

Récemment a paru dans nos colonnes, sous mes initiales, un compte rendu d'un ouvrage remarquable, *Le Continent Blanc*, par Thomas R. Henry, directeur scientifique du *Star*, de Washington, membre de l'expédition Byrd 1946-1947 dans l'Antarctique (1). J'ai essayé de dire ce que j'en pensais, c'est-à-dire le plus grand bien. J'ai fait cependant une réserve qu'il est utile de reproduire au début de cette chronique : *Lorsque, en rappelant brièvement l'expédition de la « Belgica », il (l'auteur) écrit (p. 81) : « Gerlache perdit la capacité d'exercer le commandement (c'est nous qui soulignons), son second, le lieutenant Danco, mourut et Amundsen devint le véritable chef », nous pouvons regretter que son assertion ne soit point plus nuancée.* Et pour cause ! Car rien — rien — dans cette phrase n'est conforme à la stricte vérité, de même

(1) *Le Continent Blanc — Histoire et description de l'Antarctide*, par Thomas R. Henry. (Edit. Payot, Paris). — Voir *La Revue Coloniale Belge*, n° 190 du 1^{er} septembre 1953, p. 663.

que, toujours à propos de la *Belgica*, de regrettables erreurs sont à relever dans un récent ouvrage de M. Edouard Peisson ⁽²⁾ qui, comme on le verra plus loin, fait rétrospectivement bénéficier Amundsen d'une promotion fantaisiste : celle de commandant en second de la *Belgica*.

L'historiographie est matière délicate et exige de ceux qui la pratiquent une discipline sévère. Point de détail historial, si menu soit-il, qui ne participe à la reconstitution d'un événement dans son ensemble, qui ne concoure finalement à l'authentification de sa réalité dans l'espace et le temps. Si un événement peut être différemment interprété, par contre un fait dûment établi demeure, comme tel, une vérité intangible qui échappe, dans son intégrité, à toute spéculation. L'historiographe qui, soit par manque d'information, soit par ignorance méconnaîtrait ce principe élémentaire risquerait de porter atteinte à sa propre autorité, de miner sa valeur première qui est son crédit.

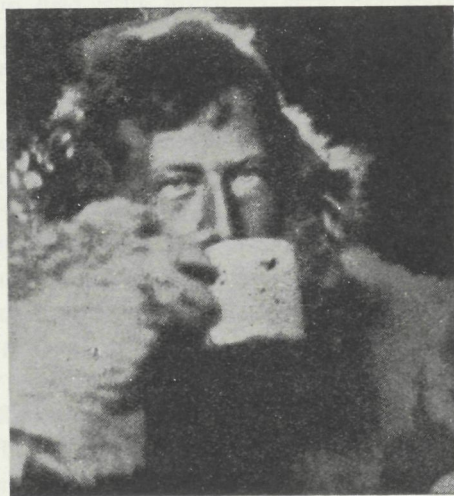
Que cinquante ans à peine après la glorieuse expédition de la *Belgica*, des faits très simples, contrôlés et toujours contrôlables, soient à ce point ignorés ou méconnus, cela donne une idée troublante de la fragilité des témoignages humains en même temps que de la fragilité de la gloire conquise par des hommes déterminés que ces mêmes témoignages tendent cependant à honorer et à servir. Nous, Belges, nous connaissons, et connaissons bien, dans ses origines, ses résultats et ses prolongements, l'expédition de la *Belgica*. Chacun peut la connaître, ou apprendre à la connaître aussi bien que nous : il suffit de remonter aux sources. Ecrits, documents, rapports, ouvrages de l'époque sont là, à la portée du premier venu. Rien n'est plus facile que de les étudier, de les comparer, de les confronter, de faire des recoupements et, en s'appuyant sur leurs concordances fondamentales, de reconstituer la magnifique et terrible aventure. Le rôle que chaque membre de l'expédition y a joué apparaît sans équivoque possible, ce qui réduit à priori à néant le rôle imaginaire que d'aucuns leur pourraient attribuer.

Il ne s'agit pas ici de « chercher la petite bête ». Il ne s'agit que de redresser des erreurs, des inexactitudes, des contre-vérités. On ne grandit pas un homme, si grand soit-il, en l'affublant, après sa mort, d'un vêtement qu'il n'a pas porté, qui n'était pas taillé à sa mesure. Sans doute, « tout finit par se savoir, disait Oscar Wilde, même ce qui est vrai ». Mais nous n'avons pas, nous Belges, attendu les contributions historiques et scientifiques — d'ailleurs infiniment précieuses — de Tho-

(2) *Pôles* — *L'Étonnante aventure de Roald Amundsen*, par Edouard Peisson (Bernard Grasset, Paris).



2. Georges Lecointe, commandant en
second de la « Belgica »



3. Roald Amundsen, second lieutenant
de la « Belgica »

mas R. Henry et d'Edouard Peisson pour savoir ce qui, dans l'histoire de la *Belgica*, est vrai ou faux. Au demeurant, il n'est point douteux que, dans le chef de l'un comme de l'autre, les erreurs commises ne doivent être imputées qu'à un manque d'information : leur bonne foi n'est pas en cause.

Avant de poursuivre il sera utile de faire brièvement l'historique de l'expédition.

En 1894, Adrien de Gerlache de Gomery, lieutenant de Marine de l'Etat belge, confie à des membres de la Société royale de Géographie et de l'Académie royale de Belgique — dont les concours lui sont acquis sur-le-champ — le plan d'un voyage de découverte dans la zone antarctique. Le devis est de l'ordre de 300.000 fr. (3). Deux ans plus tard, une souscription nationale est ouverte sous les auspices de la Société royale de Géographie. Ernest Solvay s'est inscrit en tête pour une somme de 25.000 fr. Des comités de propagande sont constitués, des fêtes organisées, la presse tout entière épaula l'expédition. En mai, 100.000 fr. sont déjà recueillis, résultat appréciable car l'opinion publique a accueilli le projet « avec un profond étonnement sinon avec une complète indifférence ». Cependant, Adrien de Gerlache a des protecteurs qui partagent son optimisme : des ingénieurs, des savants, des hommes politiques, des officiers, des journalistes, notamment : Brialmont, van Beneden, Léo Errera, le comte d'Ursel, Ed. Cattier, le Cdt Lemaire (l'explorateur du Katanga), Gerard Harry; et aussi « des femmes intelligentes dont la bourse devient inépuisable lorsqu'il s'agit de créer une bonne œuvre ou de favoriser des recherches scientifiques » : Mme Errera, Mme de Rongé, Mme Ernest Osterrieth — que de Gerlache appellera par la suite « notre mère adoptive à tous », « notre bonne fée anversoise ». D'autre part, un premier crédit de 100.000 fr., sollicité par Schollaert, ministre de l'Intérieur, est voté à l'unanimité par les deux Chambres.

En juillet 1896, de Gerlache acquiert à bon compte, en Norvège, un baleinier, le *Patria*. Il est gréé en trois-mâts-barque avec huniers à rouleau et pourvu d'une machine auxiliaire de 35 chevaux nominaux. Longueur, 30 m.; largeur au maître-bau, 6 m. 50; jauge, 244 tonneaux; une hélice en acier de Suède; deux ancres de bossoirs, une petite ancre de miséricorde, une ancre d'embarcation. A toute vapeur, le navire

(3) L'expédition anglaise du *Discovery*, projetée vers la même époque et réalisée en 1901, disposait d'une subvention de 1.250.000 fr., et de 500.000 fr. de souscriptions privées.



4. La « Belgica » prisonnière des glaces...

peut filer sept milles à l'heure. Au demeurant, ce bâtiment est si petit que de Gerlache a d'abord l'intention de lui donner le nom de *Coquille*. L'été et l'automne sont employés à l'aménager en vue de sa destination particulière.

Le 5 juillet 1897, l'ex-*Patria*, rebaptisé *Belgica*, arrive à Anvers. Pour assurer le sort de l'entreprise, il manque encore, il est vrai, 80.000 fr. Un nouveau crédit est voté par les Chambres. Il est voté mais... ne sera pas liquidé à temps, à telle enseigne que de Gerlache, en quittant la Belgique, sera sérieusement endetté !

Entretemps, il a recruté son équipage. Pour des raisons diverses, « indépendantes de sa volonté », écrit-il, la *Belgica* part sans rôle d'équipage. A défaut de cet acte liant les matelots et les soumettant à un code disciplinaire, on ne pourra exercer sur eux nulle action répressive; on n'aura, les cas échéant, d'autre recours contre les hommes que le renvoi et le débarquement.

Le 14 août, le personnel subalterne signe un contrat dont voici, d'après de Gerlache, les clauses principales :

« X... s'embarquera à dater du ... 1897, à bord du navire mixte *Belgica* ou, par la suite, à bord de tout autre navire ou embarcation qui, par fortune de mer ou à raison des nécessités de l'expédition, viendrait à remplacer provisoirement ou définitivement le dit navire (...). Il prend l'engagement de suivre l'expédition pendant toute sa durée — celle-ci devant être de deux ans, mais pouvant, par suite de circonstances imprévues, être écourtée ou prolongée — et ce, partout où le chef actuel ou celui qui viendrait à lui succéder croira devoir la diriger, tant sur la terre ferme ou sur la glace qu'en pleine mer, quelles que soient d'ailleurs la latitude et la longitude ».

Le 16 août 1897, la *Belgica*, battant le pavillon du Yacht Club d'Anvers, quitte la Métropole. A peine dans la mer du Nord, une avarie de machine l'oblige à relâcher, pour réparation, à Ostende, où deux hommes demandent à débarquer. Au départ d'Ostende, le 23 août, l'état-major est donc définitivement constitué. En voici la liste, indispensable à l'entendement de cette chronique, et fidèlement transcrite à l'intention des historiographes présents et à venir :

— Adrien de Gerlache de Gomery, né à Hasselt, le 2 août 1866, capitaine de la *Belgica*, et chef de l'expédition;

— Georges Lecoinge, né à Anvers, le 29 avril 1869, second de la *Belgica* et commandant en second de l'expédition (4);

(4) Lecoinge se chargera en outre, après la mort de Danco, de la physique du globe.



5

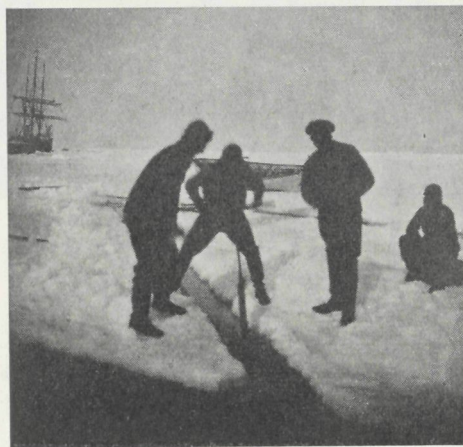


6



7

L'hivernage de la « Belgica ». 5. Une partie de cartes. 6. Les deux naturalistes de la « Belgica » au travail. 7. Cafard...



8



9



10

L'hivernage de la « Belgica ». 8. Sciage de la glace en vue du creusement d'un canal (1899). 9. Des blocs de glace sont

— Henryk Arctowski, né à Varsovie (Pologne), le 15 juillet 1871, géologue, océanographe et météorologue;

— Frédéric Cook, de Brooklyn (Etats-Unis), médecin et photographe (devant s'embarquer à Rio de Janeiro);

— Emile Danco, né à Malines, le 29 novembre 1866, chargé des observations relatives à la physique du globe;

— Emile-G. Racovitza, né à Jassy (Roumanie), le 15 novembre 1868, zoologue et botaniste;

— Roald Amundsen, né à Borje (Norvège), le 16 juillet 1872, second lieutenant;

— Jules Melaerts, né à Bruxelles, le 21 juin 1876, troisième lieutenant;

— Antoine Dobrowolski, né à Dworcowitzé (Pologne), le 6 juin 1872, assistant météorologue;

— Henri Somers, né à Lille, le 21 février 1863, premier mécanicien;

— Max Van Rysselberghe, né à Ixelles, le 19 décembre 1878, second mécanicien.

Voilà situés dès le départ, dans leur rôle respectif, les compagnons du premier hivernage austral.

Du 11 au 14 septembre, la *Belgica* escale à Funchal; le 6 octobre elle passe l'Equateur; le 22, elle relâche à Rio de Janeiro où Racovitza, souffrant du mal de mer, quitte le bord qu'il rejoindra à Punta-Arenas, dans le détroit de Magellan; le 30 octobre, elle appareille de Rio; du 11 au 14 novembre, elle escale à Montevideo où le cuisinier est licencié pour manque grave à la discipline; le 1^{er} décembre, la *Belgica* mouille à Punta-Arenas où d'autres matelots, coupables d'actes d'insubordination, sont débarqués. Au départ de Punta-Arenas, le 14 décembre, il y a exactement 19 hommes à bord, soit, outre l'état-major donné plus haut, le personnel subalterne suivant :

— Louis Michotte, né à Bruxelles, le 6 novembre 1868, maître d'hôtel;

— Adam Tollefsen, né à Hakestad (Norvège), le 3 mars 1866, maître d'équipage;

— Ludwig-Hjalmar Johansen, né à Moss (Norvège), le 25 février 1872, matelot;

— Engelbret Knudsen, né à Porsgrund (Norvège), le 16 février 1876, matelot.

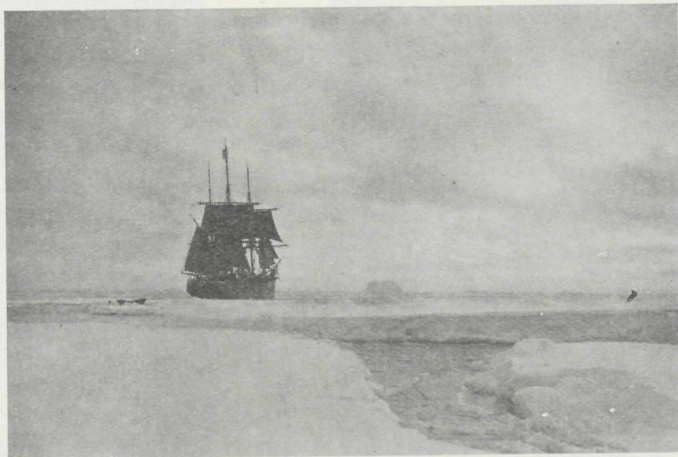
— Gustave-Gaston Dufour, né à Mons, le 12 décembre 1876, novice;

— Jean Van Mirlo, né à Anvers, le 12 juillet 1877, novice, attaché à la machine;

— Auguste Wiencke, né à Christiana (Norvège), le 22 août 1877, novice;

— Johan Koren, né à Frederiksstad (Norvège), le 4 octobre 1879, novice.

Le 1^{er} janvier, dans le canal de Beagle, la *Belgica*, drossée sur une roche immergée, échoue et se trouve en perdition. Le dévouement



11. *L'hivernage commence (mars 1898)*

conjugué de l'équipage — et la chance aidant — la tirera d'une situation jugée désespérée.

Le 28 février 1898 — date mémorable dans l'histoire de l'expédition — la *Belgica* entre dans le *pack*. Le 10 mars, elle semble définitivement bloquée. Le 21 juillet, parmi la désolation universelle de la nuit polaire, nos couleurs nationales, hissées au grand mât, fêtent à la fois l'anniversaire de la Dynastie et la réapparition, à midi, du soleil. Des semaines passent, quelque soixante-cinq semaines d'hivernage... Ce n'est que le 14 mars 1899 que le navire regagnera l'océan sans entrave, la liberté.

Le 28 mars 1899, la *Belgica* mouille à Punta-Arenas, — d'où Amundsen, Racovitza, Arctowski et Dobrowolski rentrent directement en Europe. Le Dr Cook regagne l'Amérique, après un voyage d'étude dans la Terre de Feu, tandis que Lecointe fait encore une exploration dans les Andes. Ensuite, via Santa-Cruz et Buenos-Ayres, la *Belgica* rallie Boulogne-sur-Mer le 30 octobre et, huit jours plus tard, Anvers.

Le premier hivernage dans la banquise australe était accompli, et accompli sous notre pavillon. Et sans doute que la plupart de nos compatriotes ne se sont point douté — s'en sont-ils douté depuis ? — que ce fut là un « événement majeur dans notre vie nationale » (5).

(5) Cf. Charles Pergameni.

« ... Constatons, écrit Elisée Reclus, le fait qui devra de siècle en siècle ramener le nom de la *Belgica* parmi ceux des navires qui visitèrent les terres australes : M. de Gerlache et ses vaillants compagnons sont parmi tous les hommes les premiers qui aient hiverné dans la zone glaciale du Sud au delà du cercle polaire. » De siècle en siècle ! Voici qu'un demi siècle à peine est passé et que déjà des faits importants qui s'y rapportent sont oubliés, méconnus ou tout simplement ignorés !

*
**

Lorsque Thomas R. Henry écrit : « ... de Gerlache perdit la capacité d'exercer le commandement », il commet une erreur flagrante, de Gerlache n'ayant à aucun moment abandonné le commandement, ou transmis ses pouvoirs à un autre officier. Lorsqu'il écrit : « ... son second, le lieutenant Danco mourut et Amundsen devint le véritable chef », il commet deux erreurs flagrantes d'un coup : Danco n'était pas un marin, mais un membre du personnel scientifique. Quant à Amundsen, il n'a à aucun moment été le « véritable chef », et n'aurait pu l'être, le commandant en second étant Georges Lecointe.

Cette incompréhensible ignorance de l'identité du « second », c'est-à-dire de Lecointe, au profit d'Amundsen, est particulièrement frappante dans le livre d'Edouard Peisson :

« Il (Amundsen) posa sa candidature comme officier à bord de la *Belgica* (...) et il arriva qu'elle fut acceptée. Il arriva même qu'Amundsen fut engagé comme premier officier. L'expédition belge était pauvre et ceci explique cela (6). Mais de Gerlache n'eut pas à se repentir de son choix (...). Et peut-être ne serait-il pas revenu s'il ne l'avait embarqué » (p. 51).

Tout d'abord une remarque. Le nom d'Amundsen se trouve durablement inscrit parmi les plus grands noms des explorateurs polaires à quelque nation qu'ils appartiennent. C'était un explorateur né, qui « se montrait assez sceptique dans ses rapports avec la science », et pour qui « rien ne comptait que l'aventure, la beauté de l'action » (Thomas R. Henry). Dans l'histoire des explorations et découvertes polaires, il compose en une certaine manière une figure à part, qui semble démesurée, en tous cas exceptionnelle si on la compare à beaucoup d'autres. Cependant, il ne s'agit point ici du géant Amundsen tel qu'il a pris place dans l'Histoire, mais bien, et uniquement, du jeune

(6) Phrase quelque peu ambiguë.



12. *L'hivernage* (1898)

homme Amundsen qui, âgé de 25 ans, fut engagé par de Gerlache comme second lieutenant (et non comme premier officier ou commandant en second) et vécut, comme tel, l'aventure de la *Belgica*. La nuance est d'envergure et point n'est besoin de s'y attarder.

Le livre consacré par Edouard Peisson à la gloire d'Amundsen est vivant, exaltant, d'un bout à l'autre traversé d'un souffle épique que son objet commande et justifie. Mais chaque fois qu'il donne à Amundsen le titre de « second de la *Belgica* », il commet une erreur à chaque fois plus irritante :

Page 54 : « ...dans les parages des Shetlands du Sud, et si de Gerlache eût disparu, il (Amundsen) aurait pu prendre le commandement de la *Belgica* ». — P. 65 : « ... son long stage de premier officier à bord de la *Belgica* ». — P. 67 : « A bord de la *Belgica* il (Amundsen) n'était pour tous que le premier officier ». — P. 73 : « ... ancien matelot phoquier, ex-second de de Gerlache ». — P. 76 : « ... Amundsen qui n'est pas un novice, qui (...), second de la *Belgica*, a lutté pour ne pas être encerclé (mais finalement il a été vaincu)... ». — P. 115 : « ... ce pôle magnétique sud que de Gerlache et Amundsen, avec la *Belgica*, n'avaient pu atteindre ». — P. 270 : « ... deux hommes — le second de la *Belgica* (Amundsen) et le docteur Cook de New-York — guettant les phoques pour donner de la nourriture vivante à leurs compagnons mourant du scorbut », etc., etc.

En constatant que le titre de « second de la *Belgica* », donné à tort à Amundsen, revient ainsi à travers un livre où le nom de Georges Lecointe qui fut le seul et véritable commandant en second *n'est pas une seule fois cité*, l'on ne peut se défendre d'un sentiment de gêne mêlé d'ahurissement.

Dès 1895, Georges Lecointe avait été sollicité par de Gerlache d'accepter les fonctions de « second » dans l'expédition antarctique projetée. Pour des raisons personnelles, Lecointe avait décliné cet honneur. En juin 1897, de Gerlache lui ayant renouvelé sa proposition, Lecointe — qui était attaché à l'observatoire du Bureau des longitudes à Montsouris, après avoir fait un séjour de trois ans dans la Marine de guerre française — ayant soumis la question à notre ministre de la Guerre Vandennepeereboom, fut rappelé d'urgence en Belgique par le président du Conseil des Ministres, et engagé comme commandant en second de l'expédition de la *Belgica*. C'est là la stricte et rigoureuse et simple vérité.

En évoquant (p. 53) la mort d'un matelot emporté par la mer, Edouard Peisson écrit :

« ... c'est un désespoir, car le marin qui toujours lutte doit en cette occasion renoncer à porter secours (...) Amundsen quittant le pont après la bataille, se jeta dans sa couchette et dormait comme une brute ».

Précisons, — cela en vaut la peine, — qu'il s'agit ici de la mort de Wiencke, survenue le 22 janvier 1898, par gros temps, dans le détroit de Bransfeld. Wiencke, chargé par l'officier de quart de dégager un dalot de dessous le vent, se suspendit, insouciant du danger, hors du navire et fut enlevé par une lame. Wiencke parvint à saisir la ligne du loch traînant dans le sillage, mais perdit bientôt connaissance. Alors le commandant en second (le vrai), Georges Lecointe, se fit passer un filin autour de la ceinture et se laissa affaler dans l'eau glacée. Il parvint à saisir Wiencke, quand celui-ci, inconscient et à bout de forces, lâcha la ligne du loch...

En confrontant les écrits d'Adrien de Gerlache et de Lecointe, l'on peut se faire une idée très précise de l'atmosphère physique, matérielle et morale parmi laquelle se sont déroulées les phases successives de l'expédition. « *De grand matin, Lecointe et moi, sommes sur la passerelle (...); chacun se met à toutes les besognes : au besoin, les savants manieront l'aviron* ». En cela peut se résumer la situation générale avant la grave décision, prise par de Gerlache, de risquer l'hivernage. C'était le 28 février 1898. Une forte tempête avait mis en mouvement la banquise, occasion unique pour essayer de s'introduire, par une fissure, dans le *pack*. Voici comment le même fait, épisode décisif de l'expédition, est consigné par le chef responsable et par son second :

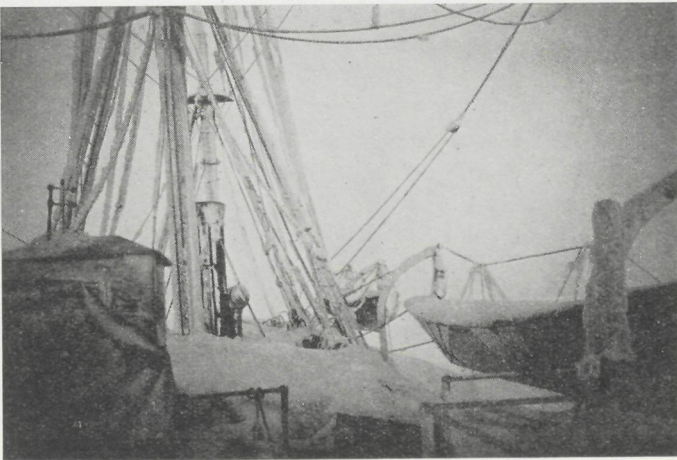
— « Lecointe est de quart sur la passerelle. Je vais le trouver, après avoir mûrement réfléchi et pesé toutes les chances bonnes et mauvaises que nous allons courir, et j'ai la joie de le trouver dans les mêmes dispositions que moi. Je reçois son adhésion dans un vigoureux *shake-hand*, et le cap est mis au Sud » (de Gerlache).

— « ... rien n'eût été plus simple que de nous écarter de la banquise. Mais l'occasion était unique et il fallait profiter de cette dislocation des glaces pour courir vers le Sud. de Gerlache vint me trouver sur la passerelle : notre conversation fut courte; elle se termina par un vigoureux *shake-hand*, et, avec une joie profonde, je transmis, au timonier, l'ordre de mettre le cap au Sud. » (Lecointe).

Et plus tard, en évoquant ce souvenir au cours d'une conférence donnée, en novembre 1899, à la Société royale de Géographie à Bruxelles, Lecointe dira : « *de Gerlache savait que nous risquions notre vie; mais il regardait la mort en face, et ne nous faisait point la mortelle injure de se montrer timide pour nous...* » — ce qui est bien le plus bel



13. Un sac de couchage pour trois personnes.



14. Le pont de la « Belgica » sous la neige

hommage qui ait été rendu, et par un marin, au chef de l'entreprise et aux hommes qu'il commandait.

Dès que l'hivernage est organisé, la vie courante peut se résumer comme suit :

« L'état-major se livre à des observations diverses. Quand le temps le permet, Lecointe fait le point (...). Arctowski recueille les sédiments (...). Après chaque pêche, Racovitza a de la besogne de laboratoire pour plusieurs jours (...). Le service météorologique est assuré par Arctowski, Dobrowolski, Lecointe, Amundsen et moi, mais surtout par les deux premiers (...). Danco, à qui incombent les observations magnétiques, prend chaque jour trois séries de mesures (...). La petite société qu'abrite notre bonne *Belgica* constitue une vraie démocratie (...). L'union, la fraternité et l'égalité dans le travail nous sont nécessaires : notre devise nationale écrite en lettres d'or à l'endroit le plus apparent du pont, est là pour nous le rappeler. »

Est-ce à dire qu'il n'y aura point de heurts, de frictions, de moments pénibles ? Nullement, et personne ne s'en cachera. C'est ainsi que, le 22 mars 1898, Lecointe note :

« ... il y a de l'orage dans les esprits : l'énervement est général... ».

Le 28 avril :

« Depuis quelques jours, s'est glissé dans nos rangs un sourd mécontentement qui se manifeste en vivacité mal réprimée, dès qu'une contrariété ou une contradiction se place sur notre chemin... »

Et quelques semaines plus tard survient la mort de Danco.

« On s'aperçut, écrit Edouard Peisson, qu'un homme ne bougeait plus, il était mort, terrassé par le scorbut sans doute (...). Ce fut le premier cadavre (...). Puis le lieutenant Danco chargé des observations météorologiques, succomba ».

Danco, qui n'était pas lieutenant, mais chargé de la *physique du globe*, mourut en effet le 5 juin, atteint d'une affection cardiaque dont le Dr Cook « n'avait pas tardé à reconnaître qu'il était impossible de le sauver ». Mais dans le tableau funèbre tracé par Edouard Peisson il y a un mort de trop : l'expédition n'a perdu que deux hommes, Wiencke et Danco — dont la disparition allait profondément affecter tout l'équipage :

« Il semblait qu'elle avait jeté à bord « comme une pernicieuse semence ». Notre vitalité diminua...; tous, nous nous sentions atteints d'une langueur morbide; chez tous aussi, le docteur constata la décoloration des muqueuses. l'accélération du pouls devenu irrégulier et capricieux. Il nous arrivait d'avoir jusque 130, voire 140 pulsations, après le moindre effort physique... Plusieurs d'entre nous souffraient de vertiges (...). Cet hivernage a eu sur tous un effet curieux : il a mis à nu nos « tares » physiques, les « défauts de nos cuirasses »...



15. *On dégage le navire après un tempête de neige*



16. *L'achèvement du canal qui avait près de 700 m. de long.*
(Photo prise le 30 janvier 1899)

La dépression morale, jointe à l'anémie polaire, exerça de plus en plus ses ravages : nos forces diminuèrent sensiblement, une sorte de lassitude s'empara de nos membres... Si nos rapports communs restaient courtois, un mécontentement sourd, inconscient, n'en accueillait pas moins toutes les mesures d'ordre général... ».

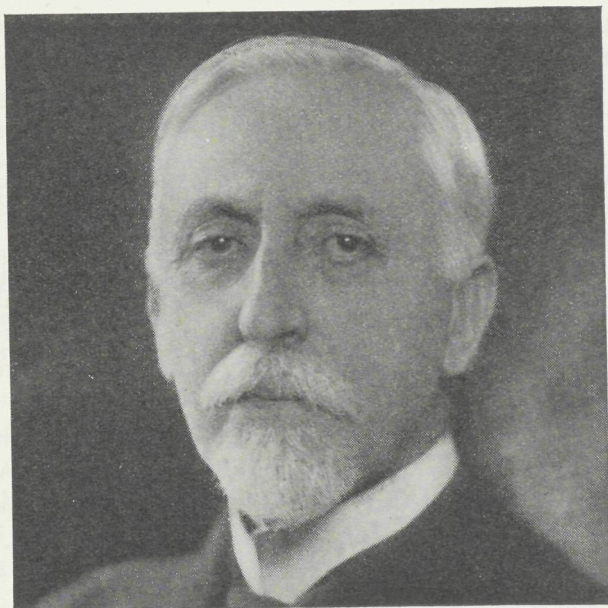
Amundsen et Mellaerts souffraient du cœur; un matelot fut atteint d'une crise d'hystérie « ne présentant toutefois aucun danger » (déclara le Dr Dook). Adrien de Gerlache eut une atteinte de scorbut. « *Le commandant a reçu cette nouvelle avec beaucoup de sang-froid* », écrit Lecointe, à la date du 25 octobre. La nuit polaire pesait lourdement, implacablement, sur tous les corps, sur tous les esprits, sur toutes les âmes. Les moyens de distraction étaient limités : des jeux de cartes, des livres, une boîte à musique...; de Gerlache lisait et relisait *Africaines*, de son ami Charles Lemaire, qui « a si heureusement évoqué l'Afrique : ces visions empruntent au contraste un charme puissant... »

Prise dans la banquise, la *Belgica* est un hallucinant vaisseau fantôme figé. Certes, le spectacle « est d'une beauté grandiose et funèbre », mais 1.600 heures de nuit polaire finiront par faire de tous les hommes des vieillards. Ce sont ces mêmes « vieillards » cependant qui vont creuser dans la glace, à la scie et à coups de décharges de tonite, un canal de 700 m. de long (!) par lequel la *Belgica* pourra enfin regagner l'océan libre...

Aux étrangers, à tous les étrangers ayant fait partie de l'expédition, Georges Lecointe, dans sa conférence prononcée à la Société royale de Géographie (nov. 1899), rendit un hommage délicat et sensible : « Les Belges de l'expédition, dit-il, se refusent à leur donner encore le nom d'étrangers ». Cette parole, qui garde tout son poids et tout son prix, s'adressait à tous, indistinctement.

Cependant, l'on ne trouve dans les écrits et documents de l'époque nulle trace quant à des mérites particuliers par lesquels Amundsen se serait distingué, ni quant au sauvetage de l'équipage dont l'expédition lui aurait été redevable, comme Edouard Peisson le laisse entendre.

Lorsqu'il écrit, p. 68 : « ... *cet ancien étudiant en médecine* (Amundsen) *qui a durant l'hiver antarctique sauvé un équipage*; quand il met dans la bouche d'Amundsen lui-même (p. 126) : « ... *nous traquions ensemble* (avec Cook) *les phoques et nous avons sauvé les hommes mourant du scorbut* » etc., on ne peut réprimer un haussement d'épaules. Car ni de Gerlache ni Lecointe n'étaient hommes à dépouiller un compagnon ou un subalterne du moindre mérite qu'il aurait pu avoir à son actif. Un seul exemple : La *Belgica*, après



17. *Le Commandant Adrien de Gerlache en 1927.*

treize mois d'immobilité, parvint à se libérer à la faveur d'un canal creusé dans la glace. Or, ce titanesque travail — auquel le navire et les hommes devront leur salut — fut entrepris non sur la proposition du commandant ou de l'un de ses officiers, mais sur la proposition du Dr Cook, ce que le commandant de Gerlache et son second Lecointe ne manquent point de consigner loyalement dans leurs écrits. Dès lors, où faut-il chercher l'origine de ce qui n'est qu'une légende ? Amundsen a-t-il donné prise à la « vanité d'être mis en vedette » lorsque les journalistes d'Oslo, comme Edouard Peisson le rapporte (p. 65), l'interrogeaient :

« Racontez-nous ce qui s'est passé. On dit que vous avez couru la glace durant la nuit australe pour ravitailler l'équipage ». Lorsqu'il passait sur le port, des capitaines le saluaient. « C'est Roald Amundsen qui, il y a quelques années, cherchait un embarquement. Il était le second de de Gerlache ».

Ainsi mis en vedette, a-t-il eu la pauvre et compréhensible faiblesse d'entrer dans le jeu ? Serait-il interdit de l'imaginer ? Amundsen venait de participer au premier hivernage dans la banquise australe, ce qui en soi était déjà une action d'éclat et de nature à tourner quelque peu

la tête à un jeune garçon de 25 ans — surtout quand ce garçon se nomme Amundsen, un explorateur polaire né et qui se montrera par la suite, au cours de sa vie d'explorateur, « *intraitable dès que sa gloire est en cause* » (7). Cette faiblesse, s'il l'eut, ne pèse guère d'ailleurs dans la balance. Il fut grand parmi les grands. Et peut-être que son plus grand exploit a consisté non point à lutter, autant dire à bras le corps, pendant un bon quart de siècle, contre les banquises australes et boréales. Son plus grand exploit d'homme, ne l'a-t-il pas accompli en juin 1928, lorsque, à bord du *Latham*, avec le commandant Guilbaud, de Couverville, Brazy, Valette et Dietrichson, il s'envola de Tromsø vers le lieu de la catastrophe polaire du dirigeable *Italia*, de sinistre mémoire ? Car ce jour-là, Amundsen s'envola au secours d'un *ennemi*, le commandant Nobile, envers lequel, rapporte Roger Vercel, il nourrissait « une véritable haine ». Avec tous ceux que le *Latham* portait, Amundsen disparut mystérieusement dans le grand mystère du pôle. Ce jour-là, il donna non seulement la mesure de sa bravoure. Ce jour-là, il révéla au monde anxieux et consterné la qualité exceptionnelle de la substance humaine dont il était fait !

Non, de Gerlache, promoteur et commandant de l'expédition de la *Belgica*, ce « candide autant que résolu », comme l'appelle Elisée Reclus, n'a jamais démerité ni « perdu la capacité d'exercer le commandement ».

Georges Lecointe — et non Amundsen — fut le commandant en second de la *Belgica* et exerça ses fonctions avec une autorité et un cran de grand marin qu'il était.

Amundsen, lui, a prouvé que de Gerlache, en l'engageant comme second lieutenant (et non comme premier officier, le premier officier étant le commandant en second) avait bien placé sa confiance en ce jeune Norvégien de 25 ans. Et tous, marins, savants, matelots, ont fait leur devoir, à leur place et dans leurs fonctions respectives, et contribué, dans ces fonctions et à cette place, au succès et aux résultats communs. Les faits, dans leur vérité intangible et leur intégrité, se passent de fioritures et de légendes. Il suffit de les considérer, de laisser à chacun sa part propre qui est enviable et belle, il suffit de rendre à César ce qui lui est dû.

★
★ ★

(7) Cf. Roger Vercel, dans *A l'Assaut des Pôles* (Albin Michel, Paris).

Le premier hivernage dans la banquise australe n'a été payé que de deux vies humaines. C'est assez, bien que ce soit miraculeusement peu. Et voici que, en terminant cette chronique, c'est à leur souvenir que je veux dédier une dernière pensée.

Dans la poésie scandinave, il est question d'un chant que Vala, la prophétesse ensevelie, murmure aux oreilles d'Odin, lorsque le dieu de la Guerre, de la Sagesse et du Savoir s'en va, dans le Nifflheim, le monde nébuleux du froid et de l'obscurité, la réveiller dans son tombeau de glace : « J'ai été couverte de neige, fouettée de pluies, abreuvée de brumes, je suis morte depuis longtemps ».

Ainsi de Wiencke et de Danco, là-bas, de l'autre côté du globe et des mémoires humaines. La parole de Vala leur peut être appliquée à la lettre. Car ils sont retournés aux grandes eaux originelles, « rivières comme des Prométhée morts à la terre de glace, où le vautour des Froids lèche à jamais leur reliques irretrouvables, — et les protège éternellement »...

José Gers.

BIBLIOGRAPHIE

— *Quinze mois dans l'Antarctique*, par le Cdt de Gerlache, préface par Elisée Reclus. Ouvrage couronné par l'Académie française. (Hachette, Paris. — Lebègue, Bruxelles, 1902).

— *Au Pays des Manchots*, par Georges Lecointe. (Lebègue, Bruxelles 1910).

— *Expédition Antarctique belge sous le commandement de Adrien de Gerlache. — Conférences faites par G. Lecointe, H. Arctowski et E. Racovitza* (Société royale belge de Géographie, Bruxelles, 1900).

— *Adrien de Gerlache, pionnier maritime 1866-1934*, par Charles Pergameni. Préface de J.-B. Charcot (Editorial-Office, Bruxelles, s.d.).

— *Un navigateur belge — Essai biographique sur le commandant de Gerlache*, par Charles Pergameni. (Imprimerie scientifique Charles Bulens, Bruxelles, 1914).

APPENDICE

M. Edouard Peisson, à qui j'adressai, accompagné d'une lettre, un exemplaire de *La Revue Coloniale Belge* contenant cette chronique, me répondit par retour de courrier :

Luynes, le 22 octobre 1953.

Monsieur,

Je suis navré, non pas tellement d'avoir promu Amundsen second capitaine de la « Belgica » mais surtout d'avoir privé le navigateur Georges Lecointe d'un grade et des mérites qui lui appartiennent.

Soyez certain que dès qu'il me sera possible de le faire, j'apporterai à mon ouvrage « Pôles » les rectifications indispensables. Et je vous remercie de m'avoir informé par votre lettre et par votre article de cette erreur.

Erreur qui d'ailleurs doit être très répandue puisque je l'ai trouvée dans mes sources qui ont été principalement des articles de revue de l'époque, mais articles sur Amundsen et ses exploits et non sur l'expédition de Gerlache.

Dans « La Conquête de la Terre », du Dr Orjan Olsen (tome VI) page 276, au sujet de l'expédition de la « Belgica », Georges Lecointe n'est pas cité et Amundsen est qualifié de « pilote ».

Jan Ostby dans son livre « Roald Amundsen » écrit que celui-ci fut embarqué comme « premier officier », (à bord des navires norvégiens, le second capitaine ne porte-t-il pas le titre de premier officier ?) et raconte, lui aussi, l'épisode de l'équipage sauvé par la viande des phoques tués par Amundsen.

Je ne cite pas ces ouvrages pour mettre en doute vos affirmations. Mais pour vous convaincre, s'il en est besoin, de ma bonne foi. D'ailleurs, Thomas R. Henry pourrait, certainement, lui aussi, vous donner le titre d'études dans lesquelles la même erreur est répétée (...).

Pour ma défense, je dois ajouter que je crois avoir pleinement rendu hommage à de Gerlache et à ses compagnons (avec le regret de ne pas avoir cité le nom de Lecointe) puisque j'ai bien mis en relief que cette expédition était la première à avoir hiverné dans l'Antarctique, et l'importance de ses travaux géographiques et scientifiques.

Mais mon but était de raconter « l'étonnante aventure de R. Amundsen », et j'ai souligné la part — la grande part — qu'avait eue l'expédition de Gerlache dans sa formation d'explorateur. Là, pour moi, est l'essentiel. (...)

Croyez, Monsieur, à mon regret profond et à mes sentiments les meilleurs.

(s.) Edouard PEISSON.

M. Thomas R. Henry, à qui j'écrivis par la même occasion, ne m'a pas répondu.

★★

(*) Compte rendu de l'ouvrage de Thomas R. Henri (Cf. *La Revue Coloniale Belge*, n° 190 du 1^{er} septembre 1953) :

LE CONTINENT BLANC, *Histoire et description de l'Antarctide*, par Thomas R. Henry, directeur scientifique du *Star*, Washington, membre de l'expédition Byrd de 1946-1947 dans l'Antarctique. Traduction de l'anglais et chapitre annexe par R. Jouan, capitaine de vaisseau de réserve. Un vol. in-8°, 224 p. Prix 650 fr. fr. (Edit. Payot, 106, bd. Saint-Germain, Paris). — Voici un livre où se trouve consignée l'une des dernières — sinon la dernière — aventures qu'il soit possible de vivre sur le globe : l'exploration du continent austral.

Comme correspondant du *Star*, l'auteur accompagna la quatrième expédition de l'amiral Byrd dans l'Antarctique, laquelle, avec des moyens jamais encore mis en œuvre jusqu'à ce jour (12 navires et un effectif de quelque 4.000 officiers et marins), fit des découvertes en si grand nombre qu'elles devaient pratiquement doubler les connaissances humaines relatives à la grande inconnue géographique qu'est le continent blanc, enveloppé d'un linceul de glaces éternelles. « Les tempêtes et les froids de cent millions d'hivers, se prolongeant toute l'année, ont donné à ce linceul une texture compliquée et des couleurs diverses... Aucun œil humain ne contempla jamais ses sites sauvages; le tissage du linceul commença plusieurs millénaires avant que notre premier ancêtre eut fait son apparition sur la terre ». Or, depuis cette apparition, il n'est point mille hommes qui ont mis le pied sur ce continent : masse terrestre, en sa majeure partie inviolée, aussi grande à peu près que les Etats-Unis et l'Australie réunis. Et la visiter aujourd'hui « équivaut à remonter de dix millions d'années dans le temps »... Sans doute, quelques noms d'explorateurs ont fini par habiter tant soit peu la mémoire collective des hommes. Les grandes ombres de Scott, de Shackleton, d'Amundsen, pour ne citer que ces trois grands parmi les grands demeurent associées à ces terres interdites. Cependant, ces terres elles-mêmes, monde surnaturel qui n'a rien, rien de commun avec les continents habitables, sont généralement ignorées quant à leurs aspects physiques, leurs faunes propres, leurs végétations glacières. C'est l'univers de la blancheur absolue, « exacte antithèse de l'obscurité », et l'œil humain n'est pas mieux adapté à celle-là qu'à celle-ci; à la faveur d'extraordinaires mirages l'on voit des baleines flotter dans le ciel; des icebergs de billions et de trillions de tonnes se comportent, dans leur dérive, « comme s'ils avaient un cerveau »; des épaulards de dix tonnes attaquent des baleines bleues de 150 tonnes, léviathans des profondeurs, et règlent leur sort; biologie, zoologie, géologie, posent des problèmes nouveaux parmi cet immense cimetière glacé du globe où cependant la création sans cesse se renouvelle.

Dans cet univers-là, l'homme du XX^e siècle est encore le premier à pénétrer. C'est un lieu, écrit en connaissance de cause Thomas R. Henry, « qui s'offre à la naissance de nouveaux héros, une porte restant ouverte sur un monde presque infini de secret, de beauté, de gloire et de péril ». Car ce continent « contient des choses fantasmagoriques, si belles et si terribles que la science lutte encore pour arriver à comprendre la plupart de ses mystères ».

Le savant auteur et remarquable écrivain de ce livre vécu, exaltant, voudra bien nous permettre de lui faire une remarque et de lui fournir, à tout hasard, deux renseignements. Lorsque, en rappelant brièvement l'expédition de la *Belgica*, il écrit (p. 81) : « *Gerlache perdit la capacité d'exercer le commandement* (c'est nous qui soulignons), son second, le lieutenant Danco, mourut, et Amundsen devint le véritable chef », nous pouvons regretter que son assertion ne soit point plus nuancée.

Ensuite, en parlant des aurores polaires, les plus beaux phénomènes météoriques qu'il soit possible de contempler et que les physiciens ne sont pas encore parvenus à expliquer complètement, l'auteur écrit (p. 60) : « Plusieurs observateurs ont signalé que les aurores australes « chantaient », qu'au moment où elles sont les plus brillantes il se produit une sorte de bruissement analogue à celui d'une étoffe de soie ». Nous pouvons, pour notre part, confirmer cette

affirmation, ayant eu l'occasion d'observer le phénomène (1) au Cercle polaire où — bien que l'aurore boréale diffère sensiblement de l'aurore australe — il est produit par les mêmes causes. Or, nous avons, à l'époque, été particulièrement frappé par le bruit qui accompagnait à certains moments l'aurore boréale, un bruit délicat, se répandant à l'infini à travers le firmament et qui évoquait étrangement le frisselis métallique que font, dans le vent de la mer, les palmes des cocotiers sur le rivage d'une île tropicale.

En parlant de la fausse Croix du Sud, suspendue comme un feu maléfique en-dessous de la vraie, Thomas R. Henry rapporte qu'un jour « un nuage à la forme étrange passa sur cette fausse croix et prit l'apparence d'une forme humaine, clouée aux bras étoilés ». A ce propos, rappelons que le poète Sébastien-Charles Leconte a écrit voici de longues années : « *La Croix du Sud, haussant son crucifix sinistre — Attend le cadavre d'un dieu...* », évoquant ainsi, avant la lettre, la justesse d'une observation faite par l'auteur en 1946-1947.

Soulignons enfin que le capitaine de vaisseau de réserve R. Jouan a donné de ce livre remarquable une traduction française que l'on sent coller au texte original, d'une rigueur et d'une beauté particulièrement propres à rendre sensible cette double atmosphère de haute science et d'authentique poésie cosmique dont l'ouvrage est d'un bout à l'autre imprégné, comme une coque de voilier est imprégnée de sel marin. Le traducteur a d'autre part signé un chapitre annexe sur « Les Français dans l'Antarctique » — dont la place est magnifiquement indiquée dans le palmarès, tragique et glorieux, de l'Aventure australe.

J. G.

(1) Voici, citée par Thomas R. Henry, la description d'une aurore australe, extraite du journal de Scott : « ... se pliant et se dépliant, les arcs et les voiles formés par les vibrations lumineuses montaient et se développaient dans le ciel. La lumière la plus claire semblait s'écouler puis se concentrer en couches emmêlées dans un quartier du firmament d'où partaient de longues banderoles brillantes vers le haut, puis l'instant d'après onduler comme les vagues de la mer. Le spectacle agissait particulièrement sur l'imagination, suggérant quelque chose de purement immatériel, quelque chose d'instinctif doué d'une vie éthérée et surnaturelle. Il est curieux qu'aucune histoire ne parle d'adorateurs des aurores polaires. »

A simple titre documentaire, voici une note sur une aurore boréale que nous eûmes l'occasion d'observer en 1927 : « ... Dans la timonerie l'horloge marquait une heure, quand une tache irradiante, un fantomatique nuage lumineux, d'un vert tendre de jeune feuillage, venait d'apparaître à l'ouest. D'instant en instant le nuage grandissait. On eut dit d'une plante céleste poussant, d'un noyau central vers ses bords chevelus, une efflorescence instantanée de rameaux, de branches, de ramifications mouvantes, rampantes, éclatantes. Bientôt, du ponant au levant, le firmament entier en était envahi, comme incendié d'une poussière d'astres et de comètes. Les lueurs vertes puis roses, d'abord larvaires, s'étaient rejointes, groupées, amalgamées. D'un bout à l'autre de la vastitude nocturne se déployait une majestueuse succession de crépitantes draperies. Au tréfonds des profondeurs boréales, des filets fluorescents, à l'échelle de l'infini, semblaient glaner des étoiles naufragées. » (Note prise, en automne 1927, à bord du chalutier ostendais « O.99 Jeanne », au large du Snaefellsjökull, Islande).

J. G.